

Biographie Coloniale Belge, **MULLER** (Maurice-E. E. M. G.), Officier de la Force Publique (Liège, 17.4.1872 — Dungu, 17.4.1897). Fils de Jules-Polydore et de Mareschal, Léonie.

Son père, lieutenant-colonel aux carabiniers, étant mort prématurément en 1885, Maurice, âgé de treize ans, abandonna les humanités qu'il avait commencées à l'Institut Saint-Louis, pour entrer à l'École des Pupilles de l'Armée, à Alost. Deux ans plus tard, caporal, il se faisait recevoir au cours central et, le 2 décembre 1889, était admis à l'École militaire (40^e promotion). Il en sortait sous-lieutenant le 24 avril 1892, officier le plus jeune de toute l'armée belge. Ses goûts l'eussent, sans doute, fait passer à la cavalerie, mais, cédant aux instances des siens, il se laissa attacher au 9^e régiment de ligne. C'est alors que cet humaniste en uniforme qui usait ses loisirs à lire assidûment la Bible, Plutarque et les grands écrivains de toutes les littératures, rencontra Francis Nautet et le peintre H. de Groux. C'est alors aussi que la rumeur produite dans le monde militaire par les rares nouvelles qui nous venaient du Congo, et des relations nouées avec certains collaborateurs officiels du Roi-Souverain, lui firent envisager favorablement un avenir congolais. Après avoir hésité longtemps, par considération pour la peine que son départ allait infliger à sa mère, le jeune officier, conseillé par Van Gele, finit par céder à l'attrait de la plus belle des aventures et par s'embarquer pour le centre africain, le 6 octobre 1896, lieutenant de la Force Publique congolaise et muni par sa mère à qui il n'avait pu, lui écrivait-il, livrer les très graves raisons qu'il avait de partir, mais qui s'était cependant résignée à son départ, d'une recommandation pour le gouverneur général Wahis qu'il ne lui remettra jamais.

Arrivé à Boma le 4 novembre suivant, Muller y fut désigné pour la zone des Makrakra (Haut-Uele), où Chaltin préparait l'expédition du Nil et, préalablement, la concentration de ses troupes à Dungu.

Le lieutenant Muller a tenu son journal de voyage à partir de son passage par Nouvelle-Anvers (16 ou 17 décembre 1896) et jusqu'à son installation en qualité de commandant du poste, à Dungu, le 16 mars 1897 et l'auteur de cette notice a eu la bonne fortune de pouvoir l'étudier la plume à la main. Le document comprend quarante-six feuilles de 8 centimètres sur 16, d'un papier des plus minces, écrites le plus souvent sur le seul recto, parfois sur recto et verso, d'une petite écriture serrée mais élégante et rarement illisible, pleines d'observations sur les hommes et les choses où la lucidité, le sens du pittoresque et la meilleure humeur se relèvent par endroits, d'une fine causticité. L'auteur, dont on a dit qu'il était un athlète, toujours en appétit et jamais alourdi par les rassasiements qu'il se peut accorder, prisant le réconfort d'une coupe de champagne à la fin d'une étape quand il la peut déceler dans le médical confort en réserve en un poste, s'avère cependant soucieux de se garder en parfaite santé. Il prend journellement la dose de quinine préventive et se tient le ventre libre. Il va même, un beau jour, où la médecine lui fait défaut, jusqu'à se préparer lui-même quelque extrait de baies de ricin sauvage. Il regrette par ailleurs qu'autour de lui, parfois, on gaspille les vivres... mais sans trop insister. Aussi bien le moral, chez le jeune officier, couronne-t-il heureusement l'aise qu'entretient la santé. Il se plaint bien, un jour, que le courrier mette tant de temps entre la métropole et l'Uele et en mette davantage peut-être entre Buta et le Haut-Nil qu'il pense devoir rejoindre, mais il n'émet ce regret qu'à propos d'un projet qu'il vient de formuler de faire venir d'Europe les semences de quelques fleurs. Il lit d'ailleurs Plutarque, César et La Fontaine et prise fort l'élégance de certaines femmes noires, l'aptitude de leurs hommes au maniement

des armes, l'audace et la souplesse de ses jeunes payeurs, l'excellence d'un cuisinier. Il redoute uniquement, par quel pressentiment, de passer quelque jour de l'excès du repos à un excès de fatigue et de préoccupations.

Le 17 décembre 1896, le lieutenant Muller, à bord d'une embarcation qu'il n'a pas identifiée, se trouve entre Nouvelle-Anvers et Umangi, en compagnie quelque peu guindée du gouverneur général Wahis. Le 18, il est à Umangi; le 20, à Bumba, où il est accueilli par Hap, sous-lieutenant des grenadiers; le 21, à Yambinga; le 22, à Mandungu, où il retrouve Pimpurniaux et Niclot, qu'il a connus en Belgique et avec qui le bon mangeur qu'il est va partager une omelette aux oignons pantagruélique. Le 23, il est à Ibembo, où vont le quitter ses compagnons de voyage désignés pour la station des Stanley-Falls et qu'il quittera lui-même en pirogue, le plus tôt possible, heureux, dit-il, d'être enfin seul! C'est le 30 qu'il peut entreprendre la remonte en pirogue de l'Itimbiri. Le 1^{er} janvier 1897, il franchit ou double les rapides de Go et de Djamba et arrive dans l'après-midi chez le chef Ekwangatana. Le 5 janvier, il parvient à Buta, d'où il devra gagner la zone des Makrakra, par route, en caravane. La caravane, d'ailleurs, n'altère en lui ni santé ni entraînement. Il marche à telle allure que ses Noirs le surnomment dans le piteux sabir lingala de l'Uele : Mundele atambuli makasi : le Blanc fort à la marche. C'est alors qu'il traverse les petits sultanats d'Engwettra et de Djibir, passe le Bomokandi, dépasse les Amadis, arrive à Niangara, le trente janvier, au soir. Il en repart aussitôt, touche Dungu le 2 février, en repart pour Surur qu'il atteint le 10 février. Il y trouve

le chef de zone Bruyr qui le garde quelques jours, puis l'emmène à Dungu, dès le 5 mars, en lui laissant entrevoir qu'il devra, dès qu'il aura en mains les effectifs nécessaires, rétablir les communications entre Surur et le Nil interrompues par le chef Faradje fort de six cents albinis et de plusieurs caisses de munitions reçues de déserteurs. Arrivé à Dungu, Muller s'y voit chargé, le 17 mars, du commandement du poste. Sans pour autant l'enorgueillir cette désignation aiguise en lui le sens de sa responsabilité et, quand la mort l'aura confié à la terre, sous un vaste cyprès, à côté d'autres braves morts comme lui à la peine, le médecin Védy qui a cru le sauver, attribuera la rechute à laquelle il succombe, autant à son souci d'assurer le service envers et contre tout qu'à l'épuisement physique qu'a provoqué son mal.

Atteint de dysenterie dès la seconde semaine de son installation à Dungu, Muller doit demander à descendre à Djibir où il croit trouver un médecin. Il est autorisé à le faire, mais doit s'en reconnaître incapable. Le D^r Védy, d'ailleurs, averti de son cas, accourt de Niangara, le soigne de son mieux, escompte même un succès. Mais à la dysenterie succède une intolérance tenace de l'estomac. Épuisé, tourmenté à l'idée qu'il ne sert plus à rien, le délire gagne Muller dans l'après-midi du 15 avril et il s'éteint, le 17, tout juste âgé de 25 ans, entouré de Védy, du sous-lieutenant Van Calster, de l'armurier Bury et du sergent Coppin.

La courte carrière africaine, si brutalement interrompue de Maurice Muller, fit l'objet, dans la presse métropolitaine et, notamment, dans le *Journal de Bruges*, 26 juin 1897, de chroniques émues.

26 avril 1952.

J.-M. Jadot.

Registre matricule n° 1823. — *Bull. de l'Ass. des vétérans coloniaux*, juin 1937, pp. 17-18. — *Carnet de route et autres documents émanant de Muller*, obligeamment communiqués à l'auteur de la notice par le colonel Emmanuel Muller, frère de Maurice, président des vétérans coloniaux et écrivain distingué. — L. Lotar, O. P., *Grande Chronique de l'Uele* (*Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge*, XIV, I, Brux., 1946). Cet auteur situe à tort la mort du lieutenant Muller à Dufile.